



SPECIAL 1944-2004

7 et 8
SEPTEMBRE
2004
1944-2004



60^e ANNIVERSAIRE
DE LA LIBERATION
DE BESANÇON

BVV

Supplément au n°283
Septembre 2004

**60^e ANNIVERSAIRE
DE LA LIBERATION
DE BESANÇON**

« Garder vivantes les valeurs de notre Histoire »

Septembre 2004 marquera le sixantième anniversaire de la Libération de notre ville.

Diverses manifestations et commémorations rappelleront aux Bisontines et aux Bisontins ces jours de liesse de la liberté recouvrée et le souvenir de celles et ceux qui, au prix de très lourds sacrifices, ont combattu pour le respect des droits de l'homme, le rapprochement entre les peuples et le dialogue entre les nations.

Alors que beaucoup d'entre nous sont nés après les événements de septembre 1944 et qu'un certain oubli des grandes heures qui marquèrent la fin de ce deuxième conflit mondial tend à s'installer, il nous faut entretenir la flamme du souvenir.

Nous devons accomplir ce devoir de mémoire, non pour susciter des instincts guerriers ou entretenir de vieilles haines, mais au contraire pour garder vivantes les valeurs de notre Histoire, solide le culte de la fidélité et continuer à bâtir les conditions d'une véritable fraternité entre les peuples, gage d'une paix durable.

Puissions-nous avoir toujours à l'esprit cette grande leçon donnée par nos anciens de septembre 1944 – venus de France bien sûr, mais aussi d'Afrique du Nord, d'Afrique noire et du monde entier – leur amour de la liberté et leurs espoirs dans la construction d'un monde meilleur, plus libre, plus juste et plus fraternel.



En hommage aux libérateurs de Besançon, Jean-Louis Fousseret et John Shirley, président des vétérans de la 3^e Division d'Infanterie américaine, unis pour baptiser l'esplanade de Chaudanne.

Jean-Louis FOUSSERET
Maire de Besançon
Président de la Communauté
d'Agglomération du Grand Besançon



Supplément spécial BVV n° 283

DIRECTEUR GÉRANT DE LA PUBLICATION : Jean-Louis Fousseret
CO-DIRECTEUR : Eric Anguenot RÉDACTEUR EN CHEF : Patrick Isely
CRÉDIT PHOTOS : Eric Chatelain, Bernard Faille, Michel Meusy, M. Bourgeois, Musée de la Résistance et de la Déportation.
CONCEPTION GRAPHIQUE : Jean-François Devat.
IMPRESSION : Imprimerie Didier Québécois - 21, rue Jean Mentelin, 67034 Strasbourg. DISTRIBUTION : Adrexo. DÉPÔT LÉGAL : septembre 2004. TIRAGE : 71 000 exemplaires sur papier recyclé.



De l'ombre à la lumière

Occupée depuis le 16 juin 1940, Besançon a été libérée le 8 septembre 1944 par l'armée américaine après quatre jours de combats.

Quatre jours ! C'est le temps qu'a duré la libération de Besançon entre l'arrivée des premiers Américains à Avanne, le lundi 4 septembre à 17 heures, et le départ des derniers soldats allemands après d'ultimes escarmouches, le 8 septembre au matin à Saint-Claude et Montrapon. Dans la capitale comtoise, la rumeur allait grandissante : « Ils arrivent ! ». Sans le savoir, les Bisontins parlaient d'une avant-garde de la 3^e division d'infanterie US forte, au complet 36 heures plus tard, de quelque 17 000 hommes auxquels 900 FFI (Forces françaises de l'intérieur), au cœur

même de l'agglomération ou en périphérie, allaient apporter un précieux concours. En face, les Allemands pouvaient compter sur une garnison comprenant six compagnies assez réduites, appuyées d'abord par un groupement blindé à la réputation solide puis, à compter du 6 septembre, par une division d'infanterie aux faibles effectifs qui opérait une pénible retraite depuis Bordeaux. Selon les estimations, guère plus de 3 000 soldats se dressaient sur la route des libérateurs. Ces derniers, après en avoir sévèrement décousu avec des blindés ennemis le 5 septembre à Beure, entreprirent dès le lendemain de se déployer en éventail jusqu'à la Bouloie. Avec au passage de multiples "nettoyages" prolongés, des tirs massifs d'artillerie en certains points et de vives ripostes des occupants qui, la veille en fin de soirée, avaient procédé à la destruction des ponts Canot, Denfert-Rochereau et Bregille.



Particulièrement violente, la journée du 6 fut également celle de la prise du bâtiment de la Feldkommandantur à Chamars par un groupe de résistants. Un événement inattendu qui soulignait la faiblesse de la résistance allemande au centre-ville et entraîna l'instauration surprenante d'une... trêve limitée à 24 heures et à l'agglomération. Hors de ce périmètre, en revanche, la bataille continuait et un détachement ennemi le constata à ses dépens en tombant dans une embuscade entre le Petit et le Grand Chaudanne.

Attaque générale

À l'aube du 7 septembre, les troupes US lancèrent une attaque générale sur deux axes côté rive droite – rue de Dole-Battant et Montboucons-Palente –, un troisième côté rive gauche – Chapelle des Buis-Citadelle – et une couverture Nord avec pour objectifs Pouilley-les-Vignes, École et les Grandes Baraques. Entrées en ville pour se joindre aux alliés et prendre possession au plus vite des bâtiments publics, les sections FFI des maquis furent rejointes en début d'après-midi par leurs homologues sédentaires, peu après le dynamitage des ponts Battant et Saint-Pierre par les Allemands. Marquée également par un très violent accrochage au bas de la rue de Vesoul, la journée s'achevait par le rétablissement de la légalité républicaine sans que l'on déplore trop de débordements regrettables. Le lendemain, Besançon pouvait laisser éclater sa joie. Les cloches sonnaient à toute volée alors qu'une cérémonie rassemblait une foule enthousiaste devant la préfecture. La guerre était finie. Enfin presque... car Montrapon et Saint-Claude étaient pour quelques heures encore le théâtre d'affrontements destinés à éliminer les ultimes îlots de résistance ennemis. Au chapitre des pertes humaines, la libération de Besançon du 5 au 8 septembre inclus se solda par la mort de 80 Américains, 250 Allemands, 26 FFI et 29 civils. Des chiffres à la mesure de l'intensité des combats ayant opposé durant quatre jours forces alliées et troupes d'occupation. ■

Pour détruire le pont Battant, les Allemands avaient employé les grands moyens comme en attestent les dégâts occasionnés aux immeubles voisins.





La retraite des Allemands saisie par Michel Meusy, avenue Carnot.

Sur fond de délivrance et de liesse générale, les FFI défilent tête haute.



La veille de la Libération, le pont de la République a connu le même triste sort que le pont Battant.



Premiers instants de liberté pour la jeunesse bisontine sous le charme des tanks "Sherman" et de leurs équipages.

Georges FLOUX (82 ans)
Vraiment pas banale, l'histoire de cet Algérois, mobilisé d'office à 20 ans dans un camp de jeunesse puis versé dans l'armée formée par le général Juin en prévision de la campagne d'Italie. Onze mois de guerre totale entre Naples et Sienna avec au passage la tristement célèbre bataille de Monte Cassino, l'arrivée en France, l'attaque de son camion sur la route de Marseille par un convoi allemand dont il sera le seul survivant, et enfin l'arrivée à

Besançon au sein de la 1^{ère} Armée française quelques jours après la libération de la ville. Cette 1^{ère} Armée française qui comprenait dans ses rangs de nombreux combattants venus de métropole, bien sûr, mais aussi d'Afrique du Nord et d'Afrique noire. Ensemble, dans un même élan de

patriotisme, ces vaillants combattants ont très largement payé de leur sang la Libération de notre territoire et notre liberté reconquise.
« **J'appartenais à la Compagnie de transmission 807 et j'ai été chargé d'installer le téléphone dans le bureau du général De Lattre de Tassigny au collège Saint-Joseph. Il m'a fallu tirer un fil jusqu'à la poste de la rue Proudhon en traversant à califourchon sur un tuyau le pont de la République que les Allemands avaient fait sauter juste avant de partir. Rétrospectivement, j'ai souvent pensé que si j'étais tombé dans le Doubs avec tout mon harnachement et ma tenue de soldat, je ne serais pas là pour en parler. Je suis parti ensuite rapidement sur Belfort mais j'ai quand même eu le temps à Besançon de rencontrer Jacqueline (Rollier), ma future épouse, native de Beure.** »

Démobilisé ensuite en novembre 1945, Georges Flux est reparti en Algérie avant de revenir en 1962 dans la capitale comtoise où il réside aujourd'hui. ■

Michel MEUSY (96 ans)

Installé à la Libération comme photographe rue Mégevand dans l'atelier que son père avait acheté en 1917, Michel Meusy, démobilisé en 1941, se souvient surtout des difficultés de ravitaillement... en matériel.

« **Pour trouver du papier photo, j'ai dû demander une autorisation spéciale et faire Besançon - Bourg-en-Bresse à vélo avant de prendre un train pour Lyon. Pendant l'occupation, j'ai eu comme clientes pas mal de femmes qui désiraient envoyer une photo à leurs maris prisonniers. Je travaillais avec un énorme appareil sur trépied et, grâce à un cache, j'arrivais à tirer jusqu'à huit portraits sur un format 13 x 18 cm. Bien sûr, nous manquions de beaucoup de choses comme le sucre et le café mais personne n'est mort de faim. Je me débrouillais avec des clients qui avaient un jardin et puis on faisait durer les aliments et les vêtements dans l'attente de jours meilleurs.** » ■



Suzanne DUCOMMUN (72 ans)

La jeune Suzanne a vécu l'occupation au cœur de la Boucle, depuis l'appartement familial, rue Courbet. « **Nous habitons à la place du cinéma Beaux-Arts, juste à côté de l'hôtel de la Couronne** (aujourd'hui Crédit Mutuel) **réquisitionné par des officiers allemands.** » La libération ? Du haut de ses 12 ans, l'élève du lycée Pasteur en a gardé un souvenir très précis. En particulier de cette visite d'un gradé de la Wehrmacht, deux jours avant l'offensive américaine, pour ordonner à ses parents de garder en permanence leurs volets clos, « **par crainte sans doute d'être la cible de tireurs FFI** », ou de cette rumeur galopante qui disait qu'en cas d'actions armées des résistants,



les Allemands retourneraient leurs canons sur la ville. « **Je ne sais pas si c'était vrai mais ce qui est sûr, c'est qu'ils avaient menacé aussi de faire sauter les ponts et qu'ils l'ont fait.** » Comme beaucoup de petits Bisontins durant cette période sombre, l'actuelle présidente du Diaconat et vice-présidente de l'APAS Hospices Protestants a eu droit, les jours de classe, à son "Maréchal, nous voilà" accompagné, les premiers temps, d'un verre de lait puis d'un biscuit vitaminé. A-t-elle souffert de la faim ? « **Pas vraiment car l'usine (Zénith) que dirigeait mon père disposait d'un bout de terrain qui a très vite été transformé en jardin par les employés.** » Aussitôt les occupants envolés, « **ils n'étaient pas en nombre suffisant et ont déguerpi très vite.** » Suzanne se souvient du chocolat et des chewing-gums distribués par les troupes US, de scènes de liesse générale où tout le monde chantait mais également, hélas, de ces quelques femmes tondues, rue des Boucheries, tout près de chez elle. « **J'ai encore ces images à l'esprit. C'était sordide.** » ■



Avant de rallier le front de l'ouest, trois marins allemands avaient sacrifié à la photo souvenir sur fond de passerelle Denfert-Rochereau. Quelques semaines plus tard, place Jouffroy-d'Abbans, deux résistants en faisaient de même.

Anne-Marie CORNET (95 ans)

Débarquée à Besançon de son Jura natal en 1926, « **je me souviens avoir eu l'impression d'être perdue au milieu du pont Battant** », pour entamer des études de chimie, la jeune (17 ans) Anne-Marie n'allait pas tarder à croiser Jean Cornet, étudiant en droit, dans les couloirs de l'Université, alors regroupée rue Mégevand. Son mariage en 1932, la naissance de quatre enfants (aujourd'hui tous décédés) puis la guerre ont fait défiler le temps en accéléré jusqu'à l'engagement de son mari dans la résistance en 1942.



Commandant des FFI de Besançon, ce fédérateur d'énergies et de convictions, disparaissait malheureusement le jour même de la Libération de Besançon, le 8 septembre 1944. « **Il était à proximité du pont de Cromary en Haute-Saône lorsqu'il y a eu un accrochage avec des Allemands. L'échange de coups de feu lui a été fatal. Je ne savais jamais où il dormait et on ne me l'a jamais dit ensuite. Chaque matin, si je n'avais rien remarqué de suspect, j'accrochais un mouchoir blanc à la fenêtre et il ne tardait pas à nous rejoindre.** » De ces années noires, Anne-Marie Cornet garde un souvenir précis : « **Besançon était une ville avec beaucoup de jardins en périphérie. J'allais avec mon beau-père (avocat de renom) à bicyclette chercher des œufs et des légumes. Chacun se débrouillait pour améliorer l'ordinaire.** » ■

« Un devoir de vigilance et d'alerte »

De par la richesse de ses collections et le fait qu'il soit ouvert en permanence, le Musée de la Résistance et de la Déportation, installé à la citadelle, n'a pratiquement pas d'équivalent en France.

Origine

Porté en particulier par Mme Denise Lorach, déportée juive et les associations de résistants et déportés régionaux, le projet de musée a été avaisé par Jean Minjoz en 1969. D'abord installé dans ce qui abrite aujourd'hui l'administration de la citadelle, le musée s'est établi en 1982 dans son cadre actuel, le bâtiment des Cadets, à quelques mètres des tristement célèbres "poteaux des fusillés". Propriétaire de ses collections, l'association des amis du musée de la Résistance et de la Déportation, présidée par l'historien et universitaire François Marcot, en a fait don à la Ville en 2000.

Conservateur

À la tête d'une équipe de quatre personnes, Elizabeth Pastwa, en poste depuis 20 ans au musée dont 17 à la conservation, a été à l'origine d'un énorme travail d'archivage. « **Un vrai boulot de bénédictin** », affirme-t-elle en souriant. Enrichir la bibliothèque, glaner des archives, organiser des colloques, monter des expositions temporaires, gérer le quotidien du musée et du centre de recherche ouvert au public à partir de 1982... : la vie du conservateur, de surcroît présidente nationale de l'association générale des conservateurs des collections publiques, est pour le moins bien remplie.



Collections

Les documents et objets réunis à la citadelle ont des provenances diverses. Archives privées de réseaux, de maquis ou de personnes (messages,

parachutes, armes, états de service, correspondances...), souvenirs de la déportation (dessins et objets faits en camps), témoignages de la vie quotidienne (tickets de rationnement, journaux, tracts, carnets de route...), et au delà des spécificités régionales, collecte nationale avec en particulier les fonds Germaine Tillion (sur les femmes françaises déportées à Ravensbrück) et Nacht und Nebel. Environ 10 % des collections sont exposées au public dans un espace de 400 m² à visiter avec ou sans audioguide (récit et contexte historique sur les objets ou événements).



Sens

« **L'idée de base, précise Elisabeth Pastwa, est de bien connaître le passé pour mieux appréhender l'avenir. Nous avons plus un devoir de vigilance et d'alerte à remplir qu'un devoir de mémoire. C'est pourquoi il faut donner des explications et des clés aux gens.**

Comment en est-on arrivé là ? Que pouvait-on faire pour empêcher la montée du nazisme ? Pourquoi certains ont résisté et d'autres non ? Autant de questions auxquelles le fait de resituer la problématique locale dans un contexte régional, national voire européen, permet de répondre en partie. Le musée n'est pas un mémorial figé mais une entité qui a besoin aujourd'hui d'être redynamisée par une vraie mise en perspective et une souplesse de fonctionnement accrue. »

Chiffres

Le Musée de la Résistance et de la Déportation a été fréquenté en 2003 par un peu plus de 73 000 visiteurs dont 7 500 scolaires. Enrichi constamment (+ 1 078 documents par rapport à 2002), le service documentation gère environ 20 000 pièces d'archives, livres, objets, vidéos, CD-Rom... Il a accueilli 1 443 lecteurs (chercheurs, universitaires...) l'année dernière. ■

Une ère nouvelle

Le 8 septembre 1944, lorsque Besançon est libérée après de sérieux combats, la première impression est évidemment le soulagement. En fait, on réalise que la ville a peu souffert de la guerre si l'on excepte les dégâts du bombardement du 15 juillet 1943 et la destruction des ponts sur le Doubs. On comprend que l'archevêque ait invoqué la protection de la Vierge des Buis.

Mais la joie de la libération reste contenue car il demeure bien des incertitudes. La guerre n'est pas finie et même l'avance alliée est stoppée aux portes de Montbéliard. Les prisonniers et les déportés sont toujours aux mains de l'ennemi. L'avenir politique est incertain et cela malgré l'accueil fait au général De Gaulle le 23 septembre. Le ravitaillement reste difficile et le rationnement va durer jusqu'en 1947.



En 1961 au centre-ville, le charbon était encore livré à dos d'homme. Un instantané signé Bernard Faille d'une époque totalement révolue.

Besançon est délivrée, mais les temps sont durs et personne n'imagine alors que la Libération va marquer l'aurore d'une ère nouvelle. Il est vrai que pendant longtemps la ville alanguie au pied de sa citadelle, blottie dans sa boucle rassurante, cernée de champs et de vignes, a vécu au rythme lent d'un passé qui la vouait à rester une place-forte, un sanctuaire religieux, un centre local à l'écart des grands courants, vivant de ses échanges mesurés. Même avant 1940 l'éveil industriel, limité à l'horlogerie et à quelques fabrications de qualité, l'avait animée sans la transformer.

Besançon, qui comptait 65 000 habitants en 1936, n'avait connu qu'une croissance limitée. L'essentiel de la population résidait dans le centre ancien élargi aux abords immédiats, une ville sans véritable banlieue, où Saint-Claude et Saint-Ferjeux étaient des points extrêmes. Le centre avait peu changé et les trois-quarts des logements étaient vétustes et souvent délabrés.

L'activité industrielle était répartie dans plus de 3 000 ateliers, le commerce était assuré par de nombreuses boutiques et il n'existait pas de très grands magasins ; la circulation était difficile dans des rues étroites où passait en ferrailant un tramway d'un autre âge.

Les liaisons avec l'extérieur étaient tout aussi défailtantes avec un canal mal commode et un chemin de fer poussif qui partait d'une gare longtemps provisoire et depuis 1943 à demi détruite.

La ville était peu connue dans l'hexagone si ce n'est par les conscrits qui y étaient venus en garnison. Le déclin du thermalisme avait porté un coup sévère à un tourisme sans ambition.

Les équipements étaient insuffisants même pour une ville moyenne. L'Université qui ne comptait que deux facultés, lettres et sciences, attirait moins de 800 étudiants et la menace pesait sur elle d'un rattachement à Dijon. La vie culturelle était assez morne avec un musée vieilli, un théâtre lyrique anémié, atonie atténuée heureusement par des associations bien vivantes. Prenons l'exemple des sports : pas de piscine, un gymnase datant de 1900 et enfin un stade digne de ce nom tout juste achevé en 1939.

Or, après d'inévitables tâtonnements jusqu'en 1950, Besançon connut la plus profonde transformation de son histoire. D'abord la poussée démographique due à l'exode rural qui porte la population à 100 000 habitants en 1962. Ensuite l'urbanisation périphérique, 16 000 logements construits de 1953 à 1967, et l'apparition des cités, avec en 1968 le projet de Planoise. Tout

cela lié au développement de l'industrie avec de grandes entreprises, la Rhodia, les Compteurs, LIP... Un nouvel état d'esprit aussi qui n'hésite pas à parier sur l'expansion au risque de se tromper en prévoyant 200 000 habitants en l'an 2000 !

Sur tous les plans, éducatif, culturel, sportif, les équipements nouveaux comblent peu à peu le retard. Mais l'expansion est œuvre de longue haleine et à partir de 1974 la crise ralentit les progrès.

Toutefois un nouveau visage de la ville apparaît avec le district puis la communauté d'agglomération, le désenclavement grâce à l'autoroute et au TGV, l'accession au rang de capitale régionale, un rôle actif dans une Europe réconciliée.

Non, personne à la Libération, ne pouvait entrevoir ou espérer pareil épanouissement d'une ville ancienne ainsi ancrée dans la modernité.

Jean DEFASNE

Historien, premier adjoint honoraire de la Ville de Besançon